

Δός μοι ποῦ στῶ<sup>1</sup> — en regardant la nature terrestre du point de vue de l'univers — grâce à l'appareillage de l'œil (le télescope) et grâce à l'appareillage de l'« œil interne » (la compréhension), la mathématique de l'infini — nous avons trouvé des raisons de nous méfier de nos cinq sens liés à la terre. Nous n'avions pas été capables de connaître la nature du fait que nous-mêmes, en tant que nous faisons partie de la nature, nous en étions remis à nos organes naturels. Pour connaître la nature, il faut précisément ne plus faire partie de la nature. Nous avons commencé à connaître la nature lorsque nous sommes devenus « universels ». Mais étant donné que la nature est intégrée dans un univers, elle est « faite » à partir du point de vue de l'univers. À partir du moment où nous avons commencé à connaître la nature, il s'est immédiatement avéré que nous pouvions également agir en lieu et place de la nature. (Connaître et faire, produire, fabriquer vont de pair au même titre qu'agir et penser.)

L'espace intermédiaire entre l'homme et la nature qui, chez Montesquieu, était encore subordonné à la loi de la nature, qui

faisait partie de la conformité à la loi, est devenu depuis lors « universel », c'est-à-dire « non naturel ». Il n'est plus subordonné aux conditions de la terre données par la nature. Mais cela ne s'applique pas à l'espace intermédiaire entre les hommes. Nous avons ruiné cet espace en l'« universalisant ». L'une des raisons en est que l'homme, contrairement à la nature, ne doit pas être en principe connu des hommes, et que par conséquent ici le fait de connaître-faire ne peut être que destructeur. Étant donné que nous parlions toujours de la nature de l'homme, nous avons cru que nous nous étions également assurés de la maîtrise sur l'homme — que nous l'avions « connu » —, lorsque nous avons commencé à connaître la nature de l'« extérieur », c'est-à-dire de manière universelle.

Ce qui est si difficile à concevoir, c'est le fait que l'homme n'a pas de « nature », bien qu'il ne puisse vivre que dans des conditions naturelles. Il est nature dans la mesure où il est vivant, et c'est dans la mesure où, en tant que tel, il est une « partie de la nature » qu'il n'est jamais, qu'il peut également être « connu », c'est-à-dire qu'il est susceptible d'être méconnu. L'homme est un être « universel » dans les conditions d'une nature qui, dans la mesure où il vit, est attachée à la terre. Étant donné que nous identifions toujours l'être et la vie (du fait que nous interprétons l'être à partir de l'être en vie, et donc de la nature), nous pensons que l'homme n'est plus lorsqu'il ne vit plus. Eu égard à son être universel, c'est en vérité très improbable.

Pour la « politique », la question qui se pose ici est celle de savoir si la pluralité, qui est assurément garantie par les conditions naturelles, appartient également à l'être « universel » de l'homme. La difficulté de la question tient à ce que nous ne pouvons connaître que la « nature » et ce, pour la seule raison que nous ne sommes pas la nature. Par conséquent, nous ne pouvons pas connaître l'être de l'homme, et le mot « universel » ne fait que désigner un lieu que l'homme peut occuper, mais qui ne le caractérise pas et qui ne le définit pas. À la question : mais qui sommes-nous donc ? il n'y a tout simplement pas de réponse.